

primé sur son front; d'autre parchemin que celui du génie; la royauté du génie. Chaque jour les équipages les plus somptueux affluaient dans les cours et sur les avenues d'Abbotsford: Les armoiries des ducs, des princes, des ministres d'Etat se confondront avec les modestes coupés et les cabriolets des simples hommes de lettres.—En 1817, un pèlerin, à qui Scott montra une bienveillance toute particulière traversait l'océan en route pour Edimbourg—le bon Washington Irving, écrivain cher aux habitants de la grande République, notre voisin. En 1819, le prince Leopold de Saxe-Cobourg, s'arrêtait sous les chênes de Scott, pour écouter le doux murmure de la Tweed et les accents encore plus doux du chant de Marmion et de Rokeby. Puis en 1820, au milieu de mille visiteurs moins haut placés dans la hiérarchie sociale, on y voyait le jeune et infortuné prince Gustave Vasa de Suède, accompagné du baron Porlier. Vers ce temps les têtes couronnées envoyaient à Scott leur salutation, et le prince Régent, dont Scott par invitation spéciale avait été le commensal à Londres de 1814 à 1818, lui faisait offrir la charge de Poète Lauréat.

Les £300 de pension avec la traditionnelle tonne de Malvoisie auraient peut-être tenté l'illustre et jovial poète, si cette charge à ses yeux n'eût eu un certain ridicule. Faire un poème élogieux chaque année à jour donné en honneur du prince régnant, qu'il fut ou non un bon prince, était une contrainte (qui allait mal à la noble indépendance du poète. Aussi dans une lettre de refus qui restera, à tout jamais, comme un modèle de délicatesse pour la forme et le fond, adressée au secrétaire privé du prince, son bienveillant protecteur, Scott déclina l'honneur offert "en faveur de ses confrères en poésie, moins favorisés du côté de la fortune." En 1814, Scott fit un voyage mémorable aux parages de Staffa et d'Orkney dans les Hébrides, comm un des commissaires pour s'enquérir des Phares et sur les côtes de l'Ecosse, comme si nos bardes aimés, MM. Fréchette, Lemay ou Sulte, recevaient du gouvernement mission de prendre en août le "Napoléon III" et de faire rapport sur les Phares du St. Laurent, de Québec, au Détroit de Belleisle. Le voyage fut fort fructueux pour l'illustre romancier et valut à la littérature son beau roman *The Pirate*.

En 1818, Abbotsford, tout vaste qu'il fut, devenait trop étroit pour héberger les essais sans nombre de visiteurs qui, par l'entremise de ministres d'Etat ou de nobles lords, patrons des lettres, avaient réussi à se procurer une entrée. C'est alors que John Ballantyne, l'associé secret de Scott, imagina l'idée de convertir sa pittoresque villa, *Harmony Hall*, en succursale, pour les pèlerins distingués en littérature, mais sans parchemins nobiliaires. Le jovial bachelier y donnait de recherchés petits soupers, gais, succulents, parfois pas trop rangés; Scott y venait ou n'y venait pas, selon que les épreuves ou la copie le harcelaient ou non. James Ballantyne, s'associait aussi au fardeau et donnait des diners plus modestes mais fort attrayants aux amis de Scott. Dans sa respectable demeure se trouvait comme *Dii minores*, un autre club d'admirateurs du poète: Erskine, Terry,—George Hogarth et consorts.

Cette gracieuse hospitalité à Abbotsford et aux succursales avait ses charmes sans doute, mais elle devenait, poussée à l'excès, lourde, écrasante même, à l'article de la dépense. Les Ballantyne qui ne fournirent que bien peu, quand à *Pucelle*, dans le bilan financier des affaires, semblaient croire que ces banquets étaient indispensables pour exploiter avec profit, les talents transcendants de leur associé secret—Scott. On verra plus tard l'influence que cette maison eut sur la destinée du grand écrivain.

L'hospitalité princière d'Abbotsford donnait quelquefois lieu à de curieux incidents et où se révélait la bonté du cœur du maître. Un jour et sans préméditation trois des plus fières duchesses de la Grande Bretagne séjournaient au Château: mais l'une, la Duchesse de St. Albans (Mlle. Burdett Coutts) fille de l'opulent banquier millionnaire elle-même y était arrivée une journée avant ses deux collègues; n'étant pas noble de vieille roche, la Duchesse de St. Albans, que Scott estimait fort, risquait d'être traitée avec indifférence par les deux *miladies*, dont les ancêtres avaient débarqué à Hastings, avec Guillaume le Conquérant. Scott comprit cela dès qu'il vit le froid accueil que recevait son hôte, sa Grâce la Duchesse de St. Albans. Après le repas, il tira à l'écart dans une embrasure de fenêtre, la plus jeune des deux fières duchesses—une des beautés régnautes de la cour du ton, il lui parla avec la même franchise qu'un père en userait envers sa fille, lui disant "Votre Grâce, je sais les manières des gens fashionables: elles manquent quelquefois de charité envers le prochain. Il est impossible que vous ayez l'intention de blesser la duchesse de St. Albans qui était mon hôte ici avant notre arrivée. Je m'adresse à vous de préférence, parce que je sais que vos procédés ici feront la loi, vous me comprenez, n'est-ce pas. La noble jeune femme le remercia avec beaucoup de candeur et quelques instants plus tard, elle escortait elle-même au piano Miss Burdett Coutts, la duchesse de St. Albans. Tout changea de suite, et parmi la nombreuse compagnie c'était à qui ferait le plus de civilités à l'élégante Duchesse.

Si toutes les duchesses voyageaient comme Miss Burdett Coutts, il est difficile d'imaginer où logerait tout ce monde: elle s'était mise en route pour visiter Scott, avec une douzaine de carrosses, pour ses filles d'honneur, servantes etc., et ses maîtres: une amie heureusement lui conseilla d'en laisser la moitié au village voisin, attendu que si chaque visiteur entrait à Abbotsford suivi de douze carrosses, il serait impossible de trouver un gîte pour tous à la fois.

Des nobles comme quelques uns de ceux de la Grande Bretagne avec \$5,000 par jour de rente, comme le marquis de Westminster par exemple, peuvent facilement oublier cette éternelle question de la faveur, qui nous harcasse tous—nous autres infortunés mortels, qui ne sommes ni ducs, ni marquis.

Couronnons ce chapitre sur le Château d'Abbotsford par un incident de la carrière de Scott, qui dû lui causer une joie réelle: Le prince régent, devenu Guillaume IV, monta sur le trône en 1820, il crut qu'il ne pouvait inaugurer son règne d'une manière plus populaire, qu'en conférant un titre de baronnet à un écrivain, dont le nom portée sur les ailes de la renommée commençait à pénétrer dans toutes les parties du monde, et dont les œuvres étaient traduites dans toutes les langues connues, et Scott devint Sir Walter Scott, Baronet.

Scott, en outre d'un revenu assuré de \$3000 par année, avait dû retirer \$53,000 de bonne heure de ses poésies; c'était, il est vrai, rien à comparer aux profits que ses trente-deux romans en 100 volumes devaient rapporter à lui ou à ses exécuteurs testamentaires, c'est-à-dire au rapport de Lockart et de Howitt un demi-million de louis sterling, \$20,000,000.

C'était vraiment le budget d'un souverain dans le royaume des lettres. Quand un écrivain peut compter sur £500,000 sterling, sur la vente de ses livres, il semble qu'il lui soit permis d'avoir la fantaisie d'une terre et d'une maison bien montée.

(A continuer.)

J. M. LEMOINE.

## UNE MERE A SON ENFANT.

Dans ton berceau, petit enfant,  
Des plus beaux anges belle image,  
Pourquoi pleures-tu si souvent?  
A-t-on des chagrins à ton âge?

Console-toi, petit enfant,  
Souris sur le sein de ta mère,  
De ta mère qui t'aime tant,  
Et qui n'a que toi sur la terre.

Tu pleureras, petit enfant,  
Plus tard, si ta jeune et belle âme  
Vient à connaître, en gémissant,  
Du monde l'égoïsme infâme.

Tu pleureras, petit enfant,  
Le jour où la fortune amère  
Viendra te ravir, en passant,  
La part de ton cœur la plus chère.

Tu pleureras, petit enfant,  
Si tu veux, quand celle qui t'aime  
Devra dire, en te bénissant,  
L'adieu cruel, l'adieu suprême.

Tu pleureras, petit enfant,  
Lorsque tu pourras à l'aurore  
Te demander, en t'éveillant:  
"Est-il un cœur qui m'aime encore?"

Oui, pleure alors, petit enfant,  
Car, qu'est-ce qu'un enfant sans mère?  
Fleur sans soleil, linot sans chant,  
Nef sans étoile tutélaire.

Mais avant ces jours, jeune enfant,  
Jours de tes belles années,  
Cueille les roses tout gaîment  
Avant qu'elles se soient fanées.

Donne un baiser petit enfant,  
Un doux baiser, je t'en supplie;  
N'attriste pas un seul instant  
Celle qui t'a donné la vie.

MÉTRIER.

## CHRONIQUE A BOUT PORTANT.

Chronique, Chronique! on demande des chroniqueurs partout, comme si cette espèce s'improvisait et se débitait à discrétion. Parce que le chroniqueur du *National* a fait tourner la tête à ses lecteurs, on croit qu'il en sera ainsi pour tous les lecteurs, dans tous les journaux.

J'ai entendu dire, jadis, M. le propriétaire de *L'Opinion Publique*, que vous étiez le Mécène canadien. Il m'a paru qu'il avait peut-être un peu d'encens dans cet éloge; je le verrai bien au prix que vous me paierez cette déboultonnade: quant à son mérite, il sera inouï; je demande à en être le seul juge, ça simplifiera nos comptes, et j'entends enterrer du coup le chroniqueur du *National*.

Ce qui assure le succès d'une chronique, ce qui fait qu'elle enlève, dit-on, c'est l'originalité. Eh bien! je débute par un trait original. Contrairement aux autres chroniqueurs qu'on demande, moi je m'offre. Voilà qui est déjà très-amusant; ici, le lecteur pouffe de rire. Cette idée m'est venue subitement hier en songeant au problème toujours évité, jamais résolu de la fin du mois, époque où la chronique est chère aux créanciers.

Un autre trait original. Tous les chroniqueurs connus ont encore au moins une illusion; ils croient tous le lecteur plus bête qu'il n'est réellement; sans doute il leur faut pour cela beaucoup d'imagination. Pour moi, je sais que tout n'est que mensonge et duperie. Eh quoi! à cette table même où je m'assieds pour vous écrire, dans le silence et la grandeur de mes conceptions, je suis raillé, impitoyablement raillé, sans que j'y puisse rien, il faut que je subisse. Vous voyez cette feuille, n'est-ce pas, déjà aux trois-quarts écrite; eh bien! c'est elle qui boit mon encre et c'est ma plume qui a un bec! Ainsi jusqu'aux instruments dont je me sers qui se moquent de moi, et font que je ne suis plus sûr d'aucun des mots que je vais employer. Suis-je certain seulement que je vous écris? Il y a du pour et du contre: une seule chose éclate d'évidence, c'est que ce n'est pas vous qui faites cette chronique et que ce n'est pas moi qui la paie. Oh! pour ce dernier point, j'en réponds.

En outre, je n'ai pas d'amis, contrairement au chroniqueur du *National* qui en regorge, et aux autres chroniqueurs, gent obscurs qui n'ont dû qu'à l'amitié de se voir mis en long primer ou en brevère. L'expérience, cette science qui vient à l'homme lorsqu'il s'en va, m'a appris que dans ce monde il ne faut compter que sur soi-même. A ce propos, je demanderai pourquoi l'on fait de la présomption, de la confiance en soi un défaut, puisqu'elle est le seul appui de l'homme, un de ses rares mérites. Dans tous les cas, c'est un défaut nécessaire; chez les imbéciles, ce n'est plus seulement un défaut, c'est une monstruosité.

Etre seul au monde, c'est dur quand tout est si cher, et c'est étrange quand on a une meute de créanciers qui ne vous laissent jamais d'un pas. Le gouvernement, auquel tout ce monde s'adresse dans ce pays, quand un peu d'énergie et d'esprit d'entreprise suffirait à mener à fin tous les projets, le gouvernement, dis-je, devrait bien voir à ce que personne ne marche seul dans le sentier de la vie, à moins d'avoir beaucoup de rentes. Si vous saviez le nombre de requêtes qui se font tous les jours à la chambre pour avoir de l'aide, qui pour ceci, qui pour cela, sous les prétextes les plus futiles, les plus inattendus, vous seriez émerveillé des dimensions que l'esprit de mendicité peut prendre dans un pays riche. Nous avons pourtant ici beaucoup de mines, beaucoup de bois et beaucoup de fromage. Il paraît même que plusieurs villes d'Ontario ne peuvent pas suffire à l'exportation de ce dernier produit. Comment se fait-il donc qu'avec tant de fromage il y ait tant de gens qui jeûnent? Interpellons le gouvernement.

Et il faut voir le style de ces requêtes. Il est en tout digne de celui des bills, des documents quelconques, enfin du langage des députés. Grand Dieu! Quel crime a donc commis la race canadienne-française pour être condamnée à la conservation d'une langue ainsi profanée? En style de journal ce massacre s'appelle avoir du patriotisme. Avez-vous remarqué du reste que l'incorrection, le laisser-aller, l'insouciance habituelle sont

un des traits caractéristiques de notre race? Nous avons l'air d'en avoir de reste en toutes choses. Le soin, le détail, la précision, vain attirail! Retenez un ouvrier canadien pour un travail quelconque, à l'heure convenue il sera introuvable. C'est exaspérant. Quoi! depuis l'épizootie, la moitié des chevaux publics de Québec portent un numéro renversé, et les cochers les laissent dans cet état funeste au progrès des mathématiques. Ce n'est pas tout; il est des rues dans la capitale où il n'y a pas même de numéros aux maisons, mais des demi-mies et des quarts de numéros; comment on arrive à cette numération, je n'en sais rien, mais c'est ce que les québécois appellent se montrer supérieurs aux Montréalais qui n'ont guère que des numéros entiers. En outre, voilà que les femmes se mettent à se couper les cheveux sur le front, de sorte qu'ils retombent roides et plats comme des queues de chevaux de course. Quel avenir voulez-vous espérer avec cela? Si cette mode a son temps d'engouement comme toutes les autres, nous sommes un peuple perdu, et l'annexion du Labrador lui-même ne nous sauverait pas.

Enfin, voilà le franc et joyeux hiver qui s'annonce, l'hiver blanc et net, pur et sain. Cela date d'hier seulement, 29 novembre; cette année il y a du retard, mais nous ne perdrons rien pour avoir attendu. Quelle journée que celle d'hier, et quelle vie, quel bonheur, quel entrain dans la rue St. Jean, à quatre heures de l'après-midi, heure des équipages, des dandies, des filles à marier, des paresseux et des chroniqueurs! Dans Québec il n'y a qu'une rue pour ainsi dire, c'est la rue St. Jean large comme un trottoir de la rue St. Jacques, à Montréal, et longue comme un des corridors du Mechanics' Hall, mais quand toute la gent élégante s'y précipite par un temps qui rajoint de dix années comme celui d'hier, c'est un alali, une fanfare, un chassé-croisé enivrant, des figures jeunes et fraîches qui passent avec un sourire qu'on retrouve cinq minutes après en les revoyant; des matrones, enveloppées de fourrures, qui s'abandonnent au glissement de leurs sleighs longs et dociles, un tintement de grelots sur tous les tons, sans vacarme, mais joyeux, heureux, le trot mis en musique.

Tout se montre, tout se pare, éclate et pétille d'allégresse.

Ah! de toutes les choses suaves de ce monde, il n'en est pas de comparables à une belle soirée d'hiver en Canada, sous la lumière égale et douce d'une lune sans rayons qui illumine l'espace entier de son regard. Qu'il est beau, qu'il est beau, durant ces éclatantes nuits, sous un ciel blanc comme le lait, de regarder les longues raies des aurores boréales courir sur la neige éblouissante! Quelle mélancolie profonde, quelle poésie méditative se répand sur les campagnes endormies dans un lointain horizon! Tout est plainte et murmure parmi les branches dépouillées des bois de sapin. La lune, solitaire, dans un ciel sans nuages, regarde avec une sorte d'attendrissement maternel cette terre inanimée que la neige couvre comme un lin-cueil. Les montagnes, moitié ombre, moitié lumière, apparaissent informes. Le St. Laurent, emprisonné par les glaces jusqu'à une lieue du rivage, roule loin de ses bords des eaux pesantes et muettes qu'aucun navire ne sillonne plus. Mais, dans cette transparence lumineuse du firmament, dans cet immense désert de l'espace muet, il y a parfois quelque chose de désolé, semblable aux couvercles de marbre des tombeaux dont le froid éclat se détache dans une nuit étoilée. C'est l'heure où les rêves arrivent comme des flots pressés dans l'âme des poètes; c'est aussi parfois le moment où le chroniqueur cherche une transition pour passer du style descriptif aux choses vulgaires de ce monde que l'exi,ence du lecteur ne lui permet pas de dédaigner.

Et voilà pourquoi la chronique est si difficile, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, bondissant à perpétuité sur la corde roide, le chroniqueur est un vrai nègre. Avec cela que le moindre écart le rend ridicule ou insupportable; il faut être un génie pour braver tant de périls. Croyez-vous que je n'aimerais pas mieux faire un discours en parlement ou rédiger un bill? Cela ne demande ni style, ni idées, au contraire. Aussi a-t-on imaginé un mot baroque et dédaigneux pour exprimer ce que cela vaut; on dit "une indemnité parlementaire," comme on dirait "je vous rends la monnaie de votre pièce; vous m'assommez pour mon plus grand bien, je vous flanque six cents piastres; allons, que ça ne traîne pas," voilà pourquoi les sessions sont si courtes.

Les découvertes géologiques qu'on fait depuis quelque temps sont vraiment merveilleuses; sans doute, l'homme dégoûté de ce qu'il est aujourd'hui, cherche à se rattraper sur ce qu'il pouvait être il y a dix mille ans. On ne trouve plus dans les cavernes du vieux et du nouveau monde que des squelettes de sept à huit pieds, avec des armes en pierre à leurs côtés, tels que stylets, haches, etc., l'âge des métaux n'était pas encore venu.

Aujourd'hui, c'est dans les tavernes qu'on trouve les hommes, et, s'ils sont moins longs qu'autrefois, en revanche ils sont beaucoup plus épais. Moralement, il n'y a pas de bornes à cette épaisseur, et il ne tient pas à eux qu'il y en ait du tout sous leurs rapports. Pour faire des recherches spéciales, sur l'homme, il faut être atteint d'une misanthropie incurable, et détester ses semblables au point de vouloir se suicider pour ne pas leur ressembler. Quand on pense qu'il a fallu des centaines et des centaines de siècles pour arriver de la connaissance à l'usage de quelques métaux aujourd'hui familiers, on admire cet incomparable idiot qui s'intitule le roi de la création et qui a fait socialement de la femme son inférieure, sans doute pour se venger de la nature qui l'avait faite infiniment sa supérieure. Au reste ce bipède n'en fait jamais d'autres. N'ayant pu apprivoiser le renard, parce que le renard est beaucoup plus fin que lui, il a eu recours à la force, et quelle force! dix, vingt, trente hommes, et dix, vingt, trente chevaux contre un renard! La nature a vengé la faiblesse en lui donnant des ressources inconnues; il n'en est pas moins vrai que la force bête continuera encore de se pavaner à cheval pendant des siècles à la poursuite d'une queue. Si au moins les hommes trouvaient une leçon dans ce trophée sanglant!.....

A propos de faits paléontologiques, je lis quelque chose d'assez curieux dans un journal d'Europe. Il paraît qu'on a découvert à Haguenau, petit village de la Prusse rhénane, des tombes très-intéressantes, probablement d'origine celtique. Au milieu de tombes ordinaires s'en trouve une plus remarquable, probablement celle d'un chef. La tête reposait sur une couche d'écorces, tandis que la poitrine et les épaules étaient pressées entre des planches qui protégeaient le squelette surchargé d'ornements. Il portait des bracelets et des anneaux au cou, aux poignets, aux deux cuisses et au bas de la jambe; tout près de la tête on voyait beaucoup d'épingles qui ornaient sans doute les cheveux, dit le journal en question; mais c'était probablement à la place des cheveux; dans ce temps-là les hommes avaient la tête dure. Sur la poitrine était posé un plat en cuivre, de forme ovale, couvert de noisettes parfaitement conservées. En voilà des goûts! Ceci démontrait jusqu'à un cer-